

faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salubre, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dine, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre Seigneurie a raison; je vais lui indiquer les aliments qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd; ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite; ces ragouits sont détestables, à cause des épices; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis, mais comme le voilà c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes; il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? Rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille; il faut laisser ce mets grossier aux chanoines; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des aliments plus légers. Votre seigneurie doit fort bien diner avec un peu de conserve de coings ou quelque autre confiture, et, si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

« A ces mots Sancho se renversa sur le dossier de son fauteuil, et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : — Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? — Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Agüero; je suis né dans le village de Tírtea de Fuera, qui est entre Caroque et Almodovar del Campo, sur la droite, et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. — Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlants de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Agüero, natif de Tírtea de Fuera, qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout à l'heure de ma présence, sinon je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins qui se trouveront dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

« Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à diner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria : — Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait : A don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. — « Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. — C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre, si vous pouvez, et rendez-m'en compte. » Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda à parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant, et le secrétaire fit lecture de la lettre, qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho, que mes ennemis et les vôtres doivent venir vous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des espions fidèles, que quatre assassins déguisés sont entrés dans votre ville; ils en veulent à vos jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous approcheront, et surtout ne mangez rien de ce qu'on vous présentera. Je me prépare à vous secourir; mais j'espère que tout de votre valeur et de votre prudence. »

« Votre ami, le duc. »

« — Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. — Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier Votre Seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtées. — A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre, il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommanda; ajoutez des baise-mains un peu galants pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat, et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

« Dans ce moment, un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. — Courage! s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante? Pense-t-on que les gouverneurs soient de fer? Ah! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister. Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. » Le page assura qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit, et le bon paysan, d'un air naïf, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. — J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

« — Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-Real. Vous connaissez peut-être ce pays-là? — Oui, répondit Sancho; c'est à côté de chez nous. Mais abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tírtea de Fuera. — Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse, je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte Eglise catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier, et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années, je suis comme qui dirait veuf, par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps où elle était grosse : elle en mourut, ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

« — Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent, de tout ce que vous avez dit je ne peux conclure autre chose, sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir; voilà l'heure de dormir.

« — Monseigneur a très-bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerin, sans que l'on sache trop pourquoi; car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante; la rose du matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un oeil; avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents, et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa tête sur une épaule; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon fils le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonnez ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme ma future belle-fille, et vous n'ignorez point que les pères aiment à parler de leurs enfants.

« — Oui, je le sais, reprit Sancho; mais les gouverneurs aiment à diner, et j'attends pour commencer que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc, mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis longtemps cette charmante personne aurait donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siège. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé, ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écoumer comme un furieux, se déchirer le visage et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amants si intéressants. Je viens vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de Votre Seigneurie. — Est-ce tout? avez-vous fini? — Ah! monseigneur! si j'osais je vous demanderais encore une petite grâce; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos moments. — Osez, osez, ne craignez rien; je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien, monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaierais beaucoup qu'en faveur de ce mariage, Votre Seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-

père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami? Voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon; mais en vérité c'est tout.

« A ces paroles, Sancho se leva, saisit la première chaise qui lui tomba sous la main, et courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir : — Misérable! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence! Six cents ducats! Mais où en sommes-nous, sainte Marie! Il semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain. »

Survient l'intendant, qui dit à Sancho : — Onze heures viennent de sonner : il est temps que Votre Seigneurie commence la ronde.

« Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais, il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. — Pourquoi vous battez-vous? leur dit Sancho d'une voix sévère; n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice? — Seigneur, répondit un des deux hommes, Votre Excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savons comment : j'étais témoin; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

« — Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. — Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté ce que je n'ai gagné m'appartient légitimement, et la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. — Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous payerez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups de jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? J'ai dit; qu'on exécute ma sentence.

« Les trois cents réaux furent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea fidèlement de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même, une autre patrouille amenait un jeune garçon, qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. — Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. — Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? — Toujours devant moi, monseigneur. — Tous les jours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il? S'il vous plaît? — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissiez gai, mon ami; j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement, pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mène droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé.

« Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps de garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes, et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. — Seigneur gouverneur, dit un des officiers, vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité pour le cas difficile qui se présente. — Parlez, répondit Sancho, ma sagacité fera de son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions Votre Excellence de nous donner un peu d'attention : par une ancienne loi de cette île, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va; s'il dit la vérité, nous le laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitants de votre île. Tout à l'heure, l'homme que voici s'est présenté pour passer;

nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a levé la main et nous a répondu qu'il allait se faire pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti et la loi veut qu'il soit pendu. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recourus aux lumières supérieures que tout le monde vous connaît.

« — Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne me paraît pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. — Voilà, reprit-il, un singulier homme; il aurait dû prendre un autre chemin. Mais écoutez : quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes. Qu'on laisse passer cet homme; que la loi dorme pour aujourd'hui.

« L'intendant et toute la suite du gouverneur donnèrent de grands éloges à la clémence de Sancho. Il fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée.

« Rien n'est stable dans ce monde : le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse. L'été remplace le printemps; l'automne, l'été; l'hiver, l'automne. Tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas! sans se renouveler. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, Sancho se préparait à profiter du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement : le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instruments de guerre se mêlent aux voix différentes, aux cris perçants de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même, arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux et criant de toutes leurs forces : — Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île; nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

« A ces paroles, Sancho interdit, regarda en silence ceux qui lui parlaient. — Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. — J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand-chose aux armes : cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais, quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire, seigneur? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives; hâtez-vous de vous en servir, et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure, messieurs! armez-moi donc, puisque vous le voulez.

« Aussitôt, sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière; on les attache ensemble avec des liens, en faisant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer; il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps, et tous alors, avec de grands cris, lui disent : — Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire. Allons, marchez, digne héros! — Eh! comment voulez-vous que je marche? répond le triste gouverneur; je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent! N'espérez pas que j'aillie avec vous si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira; je vous réponds bien d'y rester. — Ah! seigneur gouverneur, ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien ne peut arrêter un homme courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance; allons, faites un effort.

« Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fit, il perdit son aplomb, et tomba par terre. Là, il resta comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisants qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber; ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup, Sancho tremblant, Sancho suant à grosses gouttes, retirait sa